

## Des pains perdus pour madame R.

Des rayons de soleil chauds, contrastant délicieusement avec le froid sec de cette belle journée de février, s'étendaient par la fenêtre ouverte et réchauffaient le visage de Madame R. Ils faisaient briller ses fins cheveux blancs soigneusement peignés, qui retombaient en fils d'argents sur son épais gilet en laine couvrant des épaules frêles et tombantes. Debout près de la table à manger, madame R. consulta le calendrier, qui affichait « SAMEDI » en gros caractères. Puis elle saisit son téléphone portable et composa le numéro de sa fille. Elle aurait pu simplement le rechercher dans le répertoire, qui, par ailleurs, n'était constitué que de cinq numéros (ses enfants et son mari), mais elle avait pris l'habitude de taper les chiffres de ce numéro-ci. D'abord car elle s'en rappelait. Ensuite car elle haïssait cette liste atrophiée de contacts qui osait lui cracher sa solitude au visage. Et enfin et surtout car cela la peinait terriblement de voir le numéro de son défunt mari, qu'elle n'avait jamais eu le courage d'effacer.

Elle hésita un bref instant sur le dernier chiffre, son doigt maigre vacillant entre le trois et le neuf, opta pour le neuf et sonna. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'une voix de femme se fit entendre : « Oui, maman ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Madame R s'étonna quel que peu de son air agacé. Elle rajusta ses lunettes rondes sur son nez. Elle ne voulait pas l'embêter, elle savait que sa fille était très occupée. C'est qu'elle avait un poste important à la banque, où elle travaillait cinq jours sur sept et onze mois sur douze depuis trente ans. Et quand elle n'était pas à l'agence, elle avait le reste de sa vie à mener bien-sûr. Madame R. avait deux autres filles, et un fils, mais ils vivaient loin, et ils étaient occupés également. Bien trop pour l'appeler de temps à autres. Seule sa cadette habitait la ville, dans un quartier chic de la périphérie. Et elle attendait une réponse, au bout du fil.

« – Eh bien...Tu ne m'as pas dit à quelle heure tu allais passer ?

– Mais si, je viens de te le dire, tu ne m'as pas entendue ? Dans l'après-midi, vers 16 heures! Hein maman, tu te rappelles ? Je ne resterai pas longtemps par contre. »

Madame R. aurait souhaité qu'elle reste pour dîner. Ou même qu'elle passe la nuit avec elle. Dans son appartement, le soir, elle n'avait personne à qui parler. Avant de dormir, les murs et le plafond de sa chambre semblaient se rapprocher, se resserrer, pour mieux l'étouffer et l'écraser. Alors, elle retardait l'heure du coucher le plus possible. Pour s'occuper, elle mettait un peu d'ordre dans ses affaires. Elle passait un coup de balai sur le carrelage froid et désespérément propre. La vaisselle lavée, essuyée et rangée, la toisait moqueuse depuis la vitrine du buffet en bois. Avec un plumeau, elle caressait ses livres sur les étagères de la bibliothèque, bien qu'aucune poussière ne s'y soit encore déposée. Elle allait ensuite à sa commode, déplaçait ses chemises et ses jupes plissées, pour les replier encore plus soigneusement. Elle y déposait quelques tiges de lavande qu'elle cueillait de sa jardinière, dont les plants vigoureux et fleuris agrémentaient sa fenêtre en été. Puis elle s'installait dans son fauteuil au dossier de velours, dont le soleil avait mâchonné le rouge profond pour ne laisser au fil des années qu'un vague orange bruni. Elle aimait y lire ses vieux romans et recueils de poèmes aux pages parfumées par le temps, qu'elle parcourait de ses yeux que le grand âge avait rendus clairs et humides, et finissait souvent par s'endormir assise.

Cette après-midi-là, Madame R. regarda le combiné du téléphone, le considéra pendant un instant. Puis elle se leva, et décida alors de préparer quelques pains perdus, dont sa fille avait toujours raffolés. Elle se rendit dans la cuisine, traînant ses pieds dans ses chaussons violets. L'horloge accrochée au mur affichait treize heures et trente-deux minutes. C'était sa fille qui la lui avait offerte,

après que la vieille pendule du salon se soit arrêtée. D'ailleurs, elle y pensait, cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu sa fille. C'est qu'elle était très occupée, la pauvre. Ce travail à la banque lui prenait tout son temps. Madame R. jeta un coup d'œil au calendrier. C'était samedi. Peut-être aurait-elle son après-midi de libre ? Elle saisit le téléphone, et composa son numéro. Elle se le répéta dans sa tête telle une mélodie afin de retrouver les chiffres plus facilement, surtout le dernier, le neuf, qu'elle confondait toujours avec le trois.

« Allô ? Oui ma chérie, comment vas-tu ?

– Maman ? Mais qu'est-ce que... ?

– Dis-moi, ça te dirait de passer à la maison aujourd'hui ? Tu crois que tu pourrais venir pour le goûter ? »

Et Madame R souriait, radieuse, à l'idée que sa fille pourrait tout aussi bien rester dîner.

En sortant de chez le médecin, la vieille dame avait un goût amer dans la bouche. Un peu comme après avoir bu le fond d'un café devenu froid. Cela faisait des mois qu'elle attendait ce rendez-vous, et, à présent, elle regrettait de s'y être rendue. « Est-ce que vous avez des questions ? », avait demandé le professeur en blouse blanche, le front penché sur l'ordonnance qu'il grattait frénétiquement. Après un instant de silence, il leva vers elle des petits yeux noirs inquisiteurs. Elle s'était alors revue enfant, il y avait de cela bien soixante ans. Sur le banc de l'école, la peur au ventre et l'esprit vide, face à l'instituteur qui l'interrogeait sur la leçon de la veille qu'elle n'avait pas apprise. « Non, c'était très clair, merci docteur » avait-elle répondu poliment, avant de quitter la pièce avec son diagnostic d'Alzheimer rangé dans son sac à main.

Et les mois s'écoulèrent, de plus en plus lentement, se poussant paresseusement les uns les autres. Peu à peu, les jours cessèrent leur fuite vers l'avant, et commencèrent à réaliser une boucle, une monotone et implacable distorsion du temps qu'aucune équation physique ne saurait expliquer. Elle passait maintenant le plus clair de ses journées assise à sa fenêtre, laissant ses idées se perdre avec les passants dans la rue, trois étages plus bas. De nombreuses fois, elle s'était elle-même égarée en se promenant dans le quartier. Alors, elle n'avait plus le cœur à prendre ce risque. Mais ce qui l'attristait réellement, c'était que depuis près d'un an, elle n'avait plus de nouvelles de ses enfants. Aucun d'entre eux. Ils l'avaient oubliée. Ils l'avaient laissée. Tous. Même sa fille. Pas une visite, pas un appel, rien.

Parfois, elle croisait son voisin sur le palier, le vieux monsieur P., toujours avec son petit Yorkshire au bout de la laisse et son journal sous le bras. Le chien, coiffé d'une petite couette sur la tête, la toisait suspicieusement à chaque fois. Elle trouvait son expression d'une ressemblance frappante avec celle de son propriétaire, lorsque, le cœur lourd, elle lui racontait comment elle avait perdu tout contact avec sa famille. Monsieur P. se contentait de soupirer en lui répétant : « Madame R., votre fille était là encore ce matin, rappelez-vous, vous me l'avez même présentée, et je vous ai répondu que je la connaissais déjà. Elle passe tous les matins ! » Il tentait de la reconforter bien-sûr, aussi faisait-elle semblant de s'en souvenir pour ne pas le froisser. Ce pauvre voisin perdait complètement la tête, mais elle l'aimait bien malgré tout. Car si Monsieur P. avait un visage aussi gai qu'une pierre tombale, il arrivait à lui redonner le sourire malgré lui quand elle imaginait son crâne chauve ornementé d'une petite couette sur la tête.

Les journées s'étiraient avec l'arrivée des beaux jours et souvent il lui arrivait de craindre même que la nuit ne finisse par oublier de monter vers sa fenêtre, discrètement, depuis la rue. L'attente était devenue cependant moins pénible depuis qu'elle dormait l'après-midi. Son sommeil était son seul instant de répit. Non pas qu'il se traduise par le néant et l'oubli, en d'autres termes, une sorte de mort transitoire et circadienne. Le sien était au contraire plein de vie. Dans ce monde, elle

foulait d'un pas assuré un territoire connu et conquis, d'une démarche alerte, sans qu'aucun genou arthrosique ou autre dysfonctionnement inopportun ne vienne la rappeler à l'ordre. Nulle imagination débordante n'était le fer de lance de cette vie-là, seuls des souvenirs heureux étaient nécessaires et suffisant à la bercer de doux songes. Elle revoyait en effet, nuit après nuit, sans se lasser jamais, cette porte qui lui était si familière. Celle qui donnait sur son salon. Son bois n'était plus gonflé par l'humidité et son vernis semblait neuf et lisse. Madame R. lui faisait face dans la pénombre du vestibule. Sous cette porte se glissait de la lumière, et il lui semblait parvenir le parfum délicieux de pains perdus. C'était la spécialité de son mari, dont il n'était pas peu fier et dont il se chargeait de régaler sa famille chaque dimanche matin. Le cœur battant et les yeux embués de larmes, elle entra. De l'autre côté, elle était soudain accueillie par les cris de joie de ses enfants, dont le plus vieux ne devait pas avoir plus de 10 ans. Ils tourbillonnaient dans la pièce, se chamaillaient, riaient, grinchaient, et parlaient tous à la fois, comme on sait si bien le faire à cet âge. Madame R. avançait alors vers l'une des chaises encore vide afin de prendre place à table. Mais elle n'y parvenait jamais. Elle se réveillait alors en sueur, tandis que la voix de sa fille résonnait dans sa tête : « Hein, maman...? »

Lors d'un de ses petits voyages, une chose inhabituelle se produisit. Un détail, sans doute rien. Devant la porte du salon, si familière, se trouvaient deux chaussons. Pas un, pas trois, mais deux.

Elle considéra les chaussons violets, perplexe. Ils étaient déposés là pour une raison évidente, si évidente qu'elle semblait s'effacer d'elle-même. Certaine de devoir les utiliser, elle en saisit un, et l'observa attentivement. Il lui était étrangement familier. Quant à l'autre, ce n'était peut-être qu'une pièce de rechange, au cas où elle perdait celui qu'elle avait dans la main. Puis elle le reposa au sol, et hasarda d'y glisser son pied droit. Ça n'allait pas du tout, c'était même affreusement inconfortable. Elle pensa un instant essayer avec son pied gauche, mais se sentit un peu idiote et repoussa avec agacement les deux (l'original et son double), ignorant ce-faisant le craquement lugubre de son genou.

Elle reporta son attention vers la porte. De l'autre côté, elle entendait distinctement son mari demander aux petits de se laver les mains avant de passer à table. Elle étouffa un rire quand la voix de la cadette s'écria : « Moi c'est fait ! Avant que tu le dises, moi j'y avais pensé ! J'oublie jamais ! Demande à maman, elle m'a vu ! Hein maman, tu te rappelles ? ». Madame R. savait que c'était un mensonge, mais n'avait pas le cœur à la délation ni aux remontrances. Elle voulait simplement s'asseoir à table et profiter avec eux des pains perdus encore chauds. Sans savoir pourquoi, des larmes roulèrent sur ses joues. Elle poussa la porte. Un vent chaud vint lui caresser le visage. Un parfum de lavande ensoleillée vint l'embaumer. Son mari lui sourit largement. Madame R entra. Elle ne serait plus seule.